Discours prononcé par M. Jean Cardot

pour l'installation de M. Ousmane Sow à l'Académie des beaux-arts

le mercredi 11 décembre 2013

Un beau matin, sur le pont des Arts, nous avons vu surgir, d'étranges sculptures, un peu dérangeantes, venues d'ailleurs. Des sculptures qui ne ressemblent à aucunes autres. Des sculptures qui ne ressemblent qu'à vous, Cher Ousmane SOW.

Les indiens de Little Big Horn, au milieu des lutteurs Nouba, des farouches guerriers Zoulous, des Massaïs et des bergers Peuhls de la Savane. Sur le Pont des Arts... ! Entre le Louvre et l'Académie ! Quelle audace ! Mais quel succès ! On évoque 3 millions de visiteurs. Après cela, qui aura encore la prétention d'annoncer la mort de la sculpture ?

De l'audace vous n'en manquez pas. De l'audace et du courage. Sous la plume de vos biographes, Béatrice Soulé et Jacques André Bertrand, votre vie tient du conte et du roman picaresque. Il y est question d'une grand-mère Dior Diop, d'une noble lignée, de son cousin Lat Dior qui combattait les français et de son oncle qui razziait les villages. Et parfois aussi les hommes, qualifiés pudiquement de prisonniers de guerre. Comme ce « grand-oncle » venu du Nord, que vous avez connu chez votre grand-mère, pendant la guerre. Et qui faisait partie de la famille.

Vous naissez à Dakar en 1935, d'une mère saint-louisienne et d'un père dakarois de trente ans son aîné. Vous grandissez dans, un des quartiers les plus chauds de Dakar, entouré de neuf frères et sœurs.

Vous héritez de votre père une éducation très stricte, la rigueur, le sens du devoir, et un esprit libre.

Enfant, vous ramassez des pierres sur la plage et vous les sculpez. Vous renouvez ce geste vieux comme l'humanité. Vous avez, l'instinct du sculpteur. Le maître d'école exposera l'une de vos œuvres sur le haut de l'armoire de la classe. Ce sera votre seul tableau d'honneur. Mais quel encouragement à persévérer !

Vous dites que la chose la plus mortelle c'est la répétition. On n'enseigne presque plus la sculpture dans nos écoles d'Art où la littérature semble avoir pris le pouvoir. Le rôle de l'école n'est surtout pas de formater des étudiants aux tendances et aux modes du moment. Il faut donner la liberté à nos enfants ! Leur enseigner que nul ne détient la vérité ! Que l'acte de création est un acte de Liberté ! Et nos écoles sont là pour leur donner tous les outils, de la liberté !

Dans ma jeunesse, j'ai eu plus de chance que vous, à cause, ou peut-être, grâce, au bombardement du Lycée de Saint Etienne, j'ai pu entrer à l'Ecole des Beaux-Arts à treize ans, avec une dispense d'âge, et depuis ce moment, matin, soir, et tous les jours de la semaine, je n'ai plus fait que ce qui me plaisait, la sculpture.

Il vous faudra attendre vos cinquante ans pour ne plus faire que ce qui vous plaît, la sculpture. Ne regrettez rien, dans la sculpture, le plus dur, ce sont les soixante premières années.

Votre œuvre est faite de patience. Il semble que c'est dans votre nature. Vous avez mis au point un produit dont vous recouvrez vos sculptures, une sorte d'enduit que vous modelez et qui vous a demandé des années de préparation. A ce propos, vous dites, j'ai surtout eu la patience de laisser que les choses se fassent. Vous dites encore, le mérite que j'ai eu c'est de laisser passer du temps. Lorsqu'on vous demande pourquoi vous n'avez pas montré vos sculptures plus tôt, vous répondez : Il faut laisser mûrir son discours. Peut-être que je n'étais pas prêt. C'était un mûrissement, je n'étais pas pressé. Je savais qu'il me faudrait montrer mon travail, mais je ne savais pas où. Ce n'était pas très important pour moi.

A la mort de votre père vous décidez de partir pour Paris. Vous avez 22 ans, ici commence le roman picaresque. Vous n'avez pas un sou en poche. Vous aviez cinq cents francs. Cinq cents francs anciens ! Nous sommes en 1957 ! Un café –croissant, 250 francs ! Le dernier, celui qu'on déguste, en prenant tout son temps. Vous laissez la monnaie au garçon. Maintenant, vous n'avez vraiment plus un sou en poche ! Il fait froid. Un ami vous dit qu'à Paris on peut dormir dans les gares ou les commissariats. Vous choisissez les commissariats. C'est plus sûr ! Vous commencez par celui de la rue Soufflot. On vous ouvre une cellule, on vous donne une couverture et au matin les agents qui, comme chacun sait sont de braves gens, partagent avec vous leur petit déjeuner. Il ne peut s'agir hélas, que d'un hébergement temporaire. Les

agents, solidaires, font appel à leurs collègues des autres commissariats qui vous hébergent à leur tour.

Au bout de quelques semaines, vous auriez pu écrire, le guide du routard des commissariats parisiens.

Il faut aussi se nourrir. Pour vous, ce n'est pas tous les jours. Vous entrez dans une boulangerie, avec un ami. Vous hésitez entre une tablette de chocolat et une baguette de pain. La boulangère vous offre les deux et vous invite à revenir chaque jour. Je ne sais pas si vous le devez à la traditionnelle hospitalité de notre beau pays ou au charme du grand sénégalais que vous êtes. Peut-être un peu des deux !

Je me souviens... moi aussi... d'une jolie boulangère, c'était à Paris, rue Didot... Mais pardonnez-moi !.. Je m'égare !

Vous ferez des petits métiers, débardeur aux halles qui, à l'époque, animaient encore le cœur de Paris et fournissait du travail aux étudiants. Vous êtes enfin embauché à l'hôpital Laennec. On vous fait dégager la neige des trottoirs, cela ne vous plait pas. Vous réussissez le concours d'infirmier. Vous deviendrez Kinesithérapeute, à l'école de Boris Dolto, ce sera selon votre expression, votre métier de substitution. Car, la passion de la sculpture ne vous a jamais quitté.

A votre arrivée à Dakar en 1965, vous organisez le premier service de Kinésithérapie à l'hôpital Le Dantec. Vous construisez vous-même le matériel de rééducation. Vous continuez de sculpter mais il ne reste rien de cette période. Comme vous le dites, ce n'était pas très important pour vous.

Votre première exposition a lieu à DAKAR où vous êtes retourné vous installer définitivement en 1980, au Centre Culturel français, ce sera, la série des Noubas. Vous dites : « Avoir travaillé sur le corps humain m'a permis la liberté. Je sais jusqu'où aller sans faire un monstre, sans défigurer. Je connais les limites. Quelqu'un qui ne connaît pas le corps humain, qui n'a qu'une connaissance théorique des proportions, n'a aucune liberté. » La liberté. Toujours !

Vous dessinez bien mais comme beaucoup de sculpteurs, vous préférez sculpter directement sans passer par le dessin. Vous pensez que si vous dessinez, l'œuvre est déjà terminée. Alors qu'en sculptant directement vous lui laissez une liberté. Vous pouvez être agréablement surpris ; l'objet bouge dans la tête et vous en avez la maîtrise tout entière.

C'est ce que Paul Valéry appelle la résonance de l'exécution.

Le fait d'avoir été kinésithérapeute vous a énormément aidé, vous a décomplexé par rapport au corps humain. En sommes une autre façon d'aborder l'académie humaine, sans passer par le dessin. Pour vous, la connaissance de l'anatomie permet toutes les audaces. A propos de Rodin vous dites fort justement: lorsqu'on connaît l'anatomie et qu'on observe Le Penseur, son avant-bras est plus court que son bras, et le muscle de l'épaule descend très bas. Il l'a fait volontairement, car la sculpture n'aurait pas eu la même force si tous les éléments anatomiques avaient été à leur place. Il faut exagérer et Rodin exagère.

Ce que vous aimez chez Rodin c'est l'audace. J'ajouterai que cette liberté, cette audace, se retrouve aussi dans son Victor Hugo et dans Balzac et finalement dans presque tout Rodin.

Grâce à notre Confrère Marc Ladreit de Lacharrière, j'ai pu approcher la Victoire de Samothrace en cours de restauration, la toucher, la caresser, qu'elle émotion ! Il faut s'être frotté à la taille de la pierre pendant des années pour comprendre. Cette compréhension ne relève ni de l'histoire, ni de l'esthétique ni en aucune façon du verbe. A côté de l'intelligence du verbe, il y a l'intelligence de la main.

J'ai vu récemment un bronze de Chine trois fois millénaire, j'y ai reconnu le geste et même l'outil du sculpteur et l'émotion de me sentir comme un lien de parenté avec lui. A l'autre bout de la Terre, l'Afrique aussi a inventé la fonte et sa statuaire a nourri la sculpture Moderne.

Notre langage c'est la sculpture. Il est universel.

Vous n'êtes pas très sensible à la sculpture Grecque qui vous paraît froide. Vous admirez RODIN et surtout GIACOMETTI en qui vous voyez le génie à l'état pur. Vous aimez aussi BOURDELLE, MAILLOL, CAMILLE CLAUDEL. Votre sculpture n'échappe pas à leur

influence mais il s'y ajoute une dimension profondément africaine qui ne ressemble qu'à vous.

Finalement, ce qui vous intéresse c'est ce que vous faites, des sculptures qui racontent leur propre histoire, sans que vous ayez à vous en mêler. Vous aimez raconter des histoires, des séries, comme à la télévision, vos sculptures parlent entre elles, elles se regardent. Ce sont parfois des super productions comme la série consacrée à la bataille de Little Big Horn ultime victoire d'un peuple avant l'extermination ou l'asservissement. Pas moins de trente-cinq sculptures, hommes et chevaux. Les combattants s'affrontent en duels singuliers entre les chevaux blessés qui roulent sur le sol.

Pour Emmanuel Daydé c'est « le Guernica de Picasso qui vient à l'esprit devant ces soldats à terre pratiquant leur rituel de mort, ou ces amas de chevaux blessés qui redressent la tête pour hennir longuement à la mort. ». Le Whitney Museum à New York accueillera en 2003 une partie de cette série sur la bataille de Little Big Horn.

Vous avez attendu longtemps pour montrer vos œuvres mais le succès vient rapidement. Dès 1990 vous êtes invité à la Documenta de Kassel, la Mecque de l'art contemporain. Vous négligerez de répondre aux deux premières invitations et ce n'est qu'à la troisième et sur les instances d'un ami que vous vous décidez en 1993. Puis, en 1995, vous exposez au Palazzo Grassi, à l'invitation de Jean Clair lors du centenaire de la Biennale de Venise. Au printemps 1999 c'est votre exposition sur le Pont des Arts.

Pour vous l'Afrique est aussi « un champ de lutte et de combat. On lutte pour conquérir l'espace, on lutte pour conquérir la femme qu'on aime, la lutte est une façon d'exister, de reconnaître l'autre. » En 1984, vous commencez ce qui est un peu votre œuvre emblématique, la série de Noubas inspirée par les photos de Leni Riefenstahl. Chez ces lutteurs du Sud Soudan le combat est avant tout un langage spirituel et une façon de mesurer son courage. Les lutteurs se peignent le corps et le visage. Ils savent qu'en combattant ils risquent de se faire défigurer. Les jeunes femmes Noubas se mettent en valeur par des scarifications, sortes d'arabesques faites de petites incisions pratiquées sur la peau. A la fin des combats, elles ont le privilège de pouvoir choisir leur mari en leur passant la jambe par-dessus l'épaule. En 1988, naîtront Les Masai, en 1991 Les Zoulou, et enfin, en 1993, Les Peul.

En 1991, vous achetez le terrain sur lequel vous construisez votre maison, qui ressemble à une sculpture née de votre imagination. Recouverte entièrement de votre matière, murs et carreaux, elle représente symboliquement le Sphinx. Elle est la préfiguration de la future série que vous imaginez sur les Égyptiens.

En 2001, vous commencez à faire fondre vos œuvres par la Fonderie de Coubertin. C'est là que nous faisons connaissance et que nous nous rencontrons souvent. En regardant mes sculptures, vous me dites « ça, c'est de la sculpture » ! Comment voulez-vous après cela que nous ne soyons pas devenus des amis !

Vous confiez à la Fonderie de Coubertin, qui n'a cessé depuis d'être votre fondeur, la réalisation de trois bronzes : « La Danseuse aux cheveux courts » (série Noubas), « le Lutteur debout » (série Noubas) et « La Mère et l'Enfant » (série Masai). Ces trois pièces ont été exposées au printemps 2001 à Paris au Musée Dapper.

Cette même année, vous répondez à une commande pour le Comité International des Jeux Olympiques, et vous créez « Le coureur sur la ligne de départ », aujourd'hui installé au Musée des Jeux Olympiques à Lausanne où il a rejoint mon Coubertin.

Vous entreprenez la réalisation d'une série de petites sculptures Noubas, aboutissement de la série des grandes sculptures Noubas réalisées en 1984, série à laquelle vous ajoutez de nouveaux thèmes.

En 2005, Ousmane Sow fait son entrée dans le Petit Larousse Illustré.

Le maire de Genève vous commande une œuvre destinée à son combat pour la régularisation des sans-papiers. Cette œuvre, intitulée « l'Immigré », a été installée au cœur de Genève, en 2008.

L'année suivante, vous réalisez la sculpture de l'épée d'académicien de Jean-Christophe Rufin. Cette sculpture représente Colombe, le personnage emblématique de son roman «Rouge Brésil».

Le Museum of African Art de la Smithsonian Institution à Washington acquiert aux enchères une œuvre que vous avez réalisée en 1989 pour la commémoration du Bicentenaire de la Révolution française, « Toussaint l'Ouverture et la vieille esclave ». Cette pièce fait partie d'un groupe de sculptures incluant « Marianne et les révolutionnaires » dans les collections du Musée du Quai Branly.

Pour son installation, le Museum of African Art vous dédie une salle spéciale, incluant l'œuvre et une exposition de photographies d'atelier accompagnée d'une projection permanente du film « Ousmane Sow », réalisé par Béatrice Soulé à qui nous devons aujourd'hui ces images.

En 2011, à l'occasion du déplacement du monument aux morts de Besançon, Parc des Glacis, vous réalisez une œuvre intitulée « L'Homme et l'enfant », destinée à compléter, à l'été 2013, un ensemble des trois sculptures existantes. En représentant cet homme et cet enfant dont on perçoit seulement la forme sous le manteau, vous souhaitez mettre en lumière « l'action de ceux qui, au péril de leur vie, ont protégé ou sauvé des personnes. »

En 2013, reprenant le thème développé dans « Toussaint Louverture et la vieille esclave », vous répondez à une commande du Musée du Nouveau Monde et réalisez une nouvelle effigie de Toussaint Louverture qui sera installée en bronze, dans la ville de La Rochelle.

2002. « Médecin du Monde » vous demande de créer une statue à l'occasion de la « Journée Mondiale du refus de la misère » vous choisissez Victor Hugo à qui vous vouez une admiration et une tendresse particulière; Le maire de Besançon Ville natale du poète, commande cette sculpture et l'installe place des droits de l'Homme. Vous décidez de créer une nouvelle série. Elle s'intitulera « Merci ». Après le Général de Gaulle en qui vous êtes reconnaissant d'avoir épargné à l'Afrique noire francophone une guerre d'indépendance ; Vous représentez Nelson Mandela en gardien de but repoussant les chefs d'Etat africains qui passent leur temps à marquer contre leur camp. Cassius Clay, Mohamed Ali, qui fit la fierté du peuple noir, Martin Luther King pendant son discours « We have a dream », Gandhi.

Edifier des monuments aux grands Hommes. Accepter les contraintes de la commande en ayant le courage d'être soi-même. Accepter la fonction sociale du métier de sculpteur. Prendre

le risque d'être aussi, « artistiquement incorrect ». Nous n'y étions préparés, ni l'un ni l'autre, le succès et la notoriété apportent ces commandes qui sont aussi l'occasion d'un engagement. Aujourd'hui dans notre académie au fauteuil d'Andrew Wyeth qui fut jadis celui de Joseph HAYDN et de ROSSINI, vous rejoignez des artistes de toutes tendances et de toutes origines, venus du lointain Orient, de toute l'Europe et des Amériques.

Après votre illustre prédécesseur Leopold Sedar Senghor de l'Académie française. Vous apporterez à l'Académie des Beaux-Arts votre intelligence et votre génie africain. Vous êtes l'exemple même de la richesse et de la merveilleuse diversité de l'expression artistique.

Cher Ousmane SOW. Vous étiez naguère sur le pont des Arts Il suffisait de passer le pont ! et vous voici parmi nous sous la coupole, où nous sommes heureux de vous accueillir.